

INTUITION
films & docs

et

LABEL BRUNE PROD

présentent



« Sorella, la petite fille sur la photo »

un documentaire d'une durée de 52'

*Écrit et réalisé par Philippe Labrune
proposé par Jean-Marie Montali*

SYNOPSIS

« *Une photo m'a bouleversé ! Cette photo !* »

C'est avec ces simples mots, qu'un homme commence une enquête.

Son enquête !

Il s'agit de la photo d'une petite fille âgée de 10 ans prise quelques instants avant son exécution par les nazis.

C'était en décembre 1941, à Liepaja, en Lettonie. Sur la plage de Skede.

Il veut raconter l'histoire de cette petite fille, pour qu'elle ne reste pas qu'une petite fille anonyme, la tête baissée, cachée derrière sa maman. Une ombre sans nom sur une pellicule.

Il veut que son histoire incarne les autres millions d'histoires des victimes de la Shoah, par balles ou par gaz.

Il veut retrouver tout ce qui constitue l'état civil de cette petite fille. Tout ce qui a été sa vie jusqu'à ses 10 ans.

Mais retrouvera t-il un cliché révélant son doux visage.

Une photo afin que Sorella relève la tête. »

LIEPAJA ... avant



L'HISTOIRE

J'ai vu cette photo pour la première fois dans un documentaire réalisé par Michaël Prazan et diffusé sur France 2 en 2009. Le film s'appelle « Einsatzgruppen, les commandos de la mort ». Il s'appuie sur plusieurs documents historiques, tous terribles parfois même insoutenables, mais c'est cette photo et pas une autre qui m'a bouleversé.

On devine que pour la faire, le photographe a pris son temps : c'est une photo posée. L'appareil utilisé était un Minox d'assez petite taille pour être glissé dans une poche de vareuse avec son étui en cuir.

C'était en décembre 1941.

A cette époque, on ne gazait pas encore les Juifs. On les fusillait puis on faisait rouler les corps dans des fosses communes. C'était le début de la Shoah.

La Shoah par balle.

« Un juif, une balle »

Mille, dix-mille, cent-mille, dix fois cent mille : un million de corps entassés les uns sur les autres et pourrissant ensemble.

Les SS avaient même réfléchi aux techniques pour un entassement maximal et optimum. Et la « méthode de la sardine » faisait son entrée dans le monde de l'horreur. De l'extermination de masse.

Elles sont cinq sur la photo.

Quatre femmes adultes et elle, Sorella, à gauche :

« Si on les regarde de manière superficielle, on a l'impression qu'elles posent pour des maillots de bain des années 1910 qui seraient passés de mode. »

Elles sont en sous-vêtements. Les nazis faisaient ça aussi : ils obligeaient leurs victimes à se déshabiller avant des les assassiner. A l'arrière-plan, on devine quelques silhouettes de soldats emmitouflés qui vont et viennent, d'un tas de vêtements à l'autre.

Ils les trient. Les affaires de bonne qualité seront envoyées en Allemagne. Les autres, les frusques de second choix, seront distribuées sur place au nécessiteux non juifs et racialement purs.

Les objets précieux et l'argent aussi étaient collectés. Peut-être d'ailleurs qu'à force de remuer tous ces bijoux, il leur venait des idées de pillage et d'enrichissement personnel à ces soldats. Mais je ne crois pas. Ils avaient le *devoir* de tuer !

Leur mission c'était le meurtre, l'assassinat de masse, le massacre des hommes, des femmes et des enfants. C'était ça leur boulot. Tuer !

Et plus ils tuaient, plus leur carrière était assurée.

Ils trouvaient leurs galons et leurs médailles au fond des fleuves de sang.

Mais le vol, ça c'était « *unmoralisch* », immoral !

Voler, est « *ist schlecht* », ce n'est pas bien, au sens moral du terme.

Alors, ils collectaient les objets précieux pour soutenir l'effort de guerre du III^{ème} Reich

Les victimes sont alignées les unes à côté des autres.

Les quatre adultes regardent l'objectif.

Elles savent qu'il n'y a plus rien à faire !

En Lettonie, comme dans les autres pays Baltes, comme en Pologne, les Juifs sont habitués au malheur. Tantôt plus, tantôt moins. Mais là, en décembre 1941 près de Liepaja, ce n'est pas un malheur normal, un malheur à échelle humaine qui se prépare. C'est l'extermination.

Et quand les Juifs le comprennent, il est trop tard : la grande tuerie a commencé.

Alors les quatre adultes regardent l'objectif en attendant la mort.

Mais la petite fille, à gauche ? Qu'est-ce qu'elle peut comprendre ? Comment une enfant peut comprendre qu'elle doit mourir parce qu'elle est Juive ? Qui peut le comprendre ? Elle baisse la tête. On devine qu'elle aimerait se blottir contre la femme à côté d'elle, se cacher derrière elle, se fondre en elle, disparaître.

Mais le SS photographie la veut dans son cadre.

« Si des SS, le fouet à la main, vous demandaient de prendre la pose, il valait mieux faire ce qu'ils vous demandaient. Vous alliez mourir de toute façon, mais au moins vous n'aviez pas à subir la souffrance et l'humiliation de recevoir des coups de fouet. »

Le SS lui demande de respecter l'alignement. Alors elle est là, bien alignée à côté des autres, les bras crispés, légèrement repliés et elle baisse la tête. On ne voit pas son visage.

C'est terrible, on ne voit pas son visage !

Lorsque le SS appuie sur le déclencheur de son Minox, Sorella est encore vivante, mais on ne voit pas son visage. Elle n'est déjà plus qu'une ombre sur une pellicule, un fantôme. On ne sait rien d'elle, pas même à quoi elle ressemblait.

Je ne sais pas ce que le SS a pensé de sa photo. Il a peut-être été déçu de ne pas y retrouver le visage de l'enfant, d'y lire la peur dans son regard ou cette résignation de bête à l'abattoir. Peut-être que c'était le genre de sadique, dans le secret de sa chambre, à faire défiler devant ses yeux les visages de ses victimes.

On raconte que dans certaines unités, des SS avaient instauré un concours photographique. Il s'agissait de saisir, à l'occasion des pendaisons, la dernière lueur de vie dans le regard des suppliciés. Je me demande quel genre de récompense on réservait aux gagnants.

Cette photo m'a bouleversé puis elle a fini par m'obséder.

Qui est cette petite fille ?

Quel âge a-t-elle ?

Où sont ses parents ?

Qui sont les femmes à côté d'elle ?

Quelle a été sa trop courte vie ?

Et le type qui fait la photo, à quelle espèce de d'individu appartient-il ?

Le mot « salaud » me vient aussi à l'esprit.

C'est un jour de décembre.

Il fait froid.

Des gens hurlent, pleurent.

Des soldats crient, rigolent peut-être ivres de schnaps et de sang et abattent des êtres humains à la chaîne.

Mais lui le photographe, il pense à son cadre. Il ordonne à la petite fille de rester bien alignée à côté des autres. De ne pas bouger.

La photo n'est pas floue : la main du photographe n'a pas tremblé. Un salaud endurci.

Je me demande si c'est lui qui a ensuite accompagné la petite fille au bord de la fosse.

Est-ce qu'il a tiré ?

La technique ?

Une balle dans la tête.

Même pour les enfants. Même pour les bébés.

Les SS demandaient aux mères de tenir leur bébé en l'air et un soldat tirait. Parfois deux soldats. Des spécialistes scientifiques étaient même venus dispensés des formations à ces tueurs pour être plus efficaces. Des bourreaux qui tournaient « maboule ». Les premières cellules psychologiques étaient alors pensées. On croit rêver. Et pourtant non !

La réalité vraie ! La réalité vraie !!!!

En fait, je ne sais pas si Sorella a été tuée d'une balle dans la tête.

Une tête d'enfant, ça ne fait pas une grande cible. Peut-être que le tireur était trop ivre ou trop maladroit pour viser correctement. Peut-être même qu'un reste d'humanité lui a fait trembler les mains...

Elle avait dix ans et elle était juive. C'est pour ça qu'elle a été tuée d'une balle dans la tête. parce qu'elle était juive.

Et il ne reste d'elle peut-être que ce cliché pris quelques minutes avant qu'elle ne soit assassinée.

SUR LA PLAGE ... AVANT



L'incroyable histoire de cette photo.

La photo fait partie d'une douzaine de clichés témoignant des exécutions du 15 décembre 1941. Ils retracent chaque étape du massacre jusqu'à une photo ultime montrant les corps inertes, allongés pêle-mêle dans la tranchée. Sur les photos précédentes, les corps étaient encore des personnes humaines, exclusivement des femmes et des enfants.

Un film aurait été réalisé durant le massacre mais on ne l'a jamais retrouvé. La survie de ces photos, nous la devons à David Zwirzon.

David Zwirzon est un Juif de Liepaja. Il n'a pas été tué parce que les nazis considéraient qu'il était un juif utile, un « juif de labeur ». Il était électricien. Et c'est en faisant quelques travaux dans la chambre d'un sous-officier SS qu'il remarqua qu'un tiroir était entrouvert. Il aperçut les quatre pellicules de films photographiques. Il en déroula la bobine et les examina à la lumière. Ce qu'il vit le bouleversa. Il les vola, les copia puis simula une panne de courant pour pouvoir revenir les remettre à leur place. Parce qu'il était trop risqué de conserver les tirages photo sur lui ou dans ses affaires et parce qu'il pouvait lui aussi disparaître, il décida de les ranger dans une boîte métallique qu'il enterra dans une écurie. David survécut et à la libération, il déterra les photos et les envoya au service de renseignements de l'armée soviétique. Les clichés ont servi de pièces à conviction au tribunal de Nuremberg.

Aujourd'hui, ces photos ont fait le tour du monde et sa nièce s'appelle Nadine Fresco. Elle est historienne au CNRS.

Il se trouve que notre responsable des repérages en Lettonie, Ilana, est la fille de David !

Le photographe SS

En fonction des sources, il existe deux possibilités :

- Selon la première, le photographe était un sous-officier du sicherheitsdienst SD, service de renseignement de la SS-, l'Oberscharführer Sobeck. Je n'ai pas retrouvé son prénom. Nous l'appellerons donc Sobeck.
- Selon la deuxième, le SS photographe était un autre sous-officier SS qui, malgré son grade, occupait une fonction importante à Liepaja où il a servi de juillet 1941 à janvier 1945 : Carl Emil Strott. A l'occasion d'un procès qui a duré deux ans (1969-1971), Strott a été condamné à sept ans de prison.



Sorella et sa famille

La petite fille à gauche sur la photo s'appelle donc Sorella.

Sorella Epstein.

Elle est née le 25 août 1931. Elle a été fusillée le 15 décembre 1941. Elle avait dix ans. Dix ans ! Elle était la fille de Jakob et de Roza. Jakob était un commerçant de Liepāja. Il exploitait peut-être un cinéma. J'aime bien cette idée : il emmenait sans doute sa fille voir des films. Roza était une mère au foyer.

Jakob avait un frère aîné : Chaïm, qui aurait été banquier. Une photo retrouvée montrerait qu'il était dans le commerce, l'expédition, le dédouanement.



En mai ou en juin 1941, peu de temps avant l'invasion nazie, Jakob et Chaïm ont été arrêtés par les Soviétiques puis déportés en Sibérie, où ils sont morts quelques années plus tard sans connaître le sort de leur famille. Les Soviétiques se méfiaient d'eux parce qu'ils étaient des bourgeois et que la bourgeoisie était anti-communiste et pouvait donc soutenir les allemands.

Jakob et Chaïm déportés, le reste de la famille Epstein se rassemble et vit sous le même toit, celui d'Emma Rathaus, l'épouse de Chaïm.

Habitent donc ensemble :

- La petite Sorella Epstein et sa mère, Roza
- Emma Rathaus (la tante de Sorella) et ses deux enfants : Mia, qui a 18 ans et son jeune frère, un garçon dont je n'ai pas retrouvé le prénom.
- La mère d'Emma, Bluma Rathaus
- Le frère de Bluma Rathaus avec sa femme et ses trois enfants : ces cinq là sont aussi arrêtés par les soviétiques le 14 juin 1941 et déportés en Sibérie. Les deux parents meurent dans les camps soviétiques. Mais les trois enfants survivent et après la guerre s'installent probablement à Moscou ou ils deviennent Ratgauz. Parmi ces trois enfants, il y avait Anna. Anna est née en 1929. Elle avait donc deux ans de plus que Sorella et vivait à côté de chez elle. Elles se connaissaient et se fréquentaient sans aucun doute. Elles ont peut-être joué ensemble, été dans la même école, eu les mêmes professeurs... Anna vit encore à Moscou (ou elle a épousé un universitaire) et elle est la dernière personne à avoir connu Sorella, à pouvoir en parler.

C'est dans cette maison que tout ce qu'il restait de la famille Epstein a été raflée par les nazis.

La photographie

Sorella donc, est à gauche sur la photo.

A côté d'elle, il y a sa mère, Roza Epstein qui ne peut déjà plus rien pour protéger son enfant. Elle ne peut que lui donner la main et l'accompagner jusqu'à la mort. Peut-on imaginer ça : une mère qui donne la main à sa fille jusqu'au bord de la fosse où on va les abattre.

A côté de Roza, il y a une femme inconnue et plus âgée. Elle pourrait être Emma Rathaus, la tante de Sorella parce qu'à côté d'elle, il y a Mia (18 ans), la fille d'Emma et la cousine de Sorella. A côté de Mia, il y a une autre jeune femme : je ne sais rien d'elle.

Il existe d'ailleurs une autre photo de Mia, assise nue, les bras entourant ses jambes dans un dernier geste de pudeur. Devant elle, sa mère et son frère se déshabillent aussi avant de mourir.



Bundesarchiv, B 162 Bild-02615
Foto: Strott, Carl | 15. Dezember 1941



Bundesarchiv, B 162 Bild-02614
Foto: Strott, Carl | 15. Dezember 1941

PREAMBULE

L'autre jour, un ami m'a demandé pourquoi je faisais des films. J'ai eu l'audace de lui répondre qu'avant je voulais éduquer les gens.

Maintenant je voudrais aussi les réconcilier !

Réconcilier les hommes et les femmes avec leur passé. Avec eux-même.

Faire que la phrase « Nous ne savions pas » ne rassure plus seulement ceux qui la prononce en continuant d'inquiéter les générations suivantes.

Réconcilier les gens avec l'Histoire même si certains méfaits restent encore sombres.

Les réconcilier aussi avec une télévision qui colporterait autre chose que ce même regard sans âme sur les faits divers devenus simples spectacles banalisés.

User de la télévision, voire en abuser à des fins éducatives, pédagogiques tout en proposant un spectacle. En offrant un divertissement intelligent.

Du procès Papon à la Maladie de Charcot (France 5) en passant par Mama Daktari (Envoyé Spécial), Kurt Gerstein (Arte), l'esclavage (Arte), mes choix de réalisation attestent de ce combat pour l'éducation par le plaisir de voir, d'écouter, d'entendre. Par l'émotion vraie et non un sentimentalisme facile !

Le sujet de mon prochain film, les juifs pris dans l'étau Stalino-Hitlerien, rejoint la philosophie et l'état d'esprit de mes précédents travaux !

Mais qu'en est-il aujourd'hui, en 2014 ?

L'année prochaine, nous allons fêter le 70ème anniversaire de la libération de l'Europe par les alliés contre l'Allemagne nazie et avec ce film, il s'agit de plonger dans un des sujets encore tabous de notre histoire souvent occultée. Un thème que tout le monde semble connaître mais qu'au fond, peu ou pas de gens ne connaissent.

C'est aussi un sujet sensible et toujours difficile pour moi car il me ramène à chaque fois à des événements douloureux de ma carrière. Mais c'est une période qui m'intéresse car j'ai toujours l'impression qu'elle est prête à sortir des livres d'histoire ou des archives pour se renouveler. Les éléments catalyseurs étant toujours réminiscents, présents et prêts à s'exprimer par l'inculture et l'imbécillité de l'être.

Alors pourquoi s'intéresser à ce qui s'est passé en Lettonie entre 1941 et 1945 ?

J'avoue qu'à chaque fois que j'évoque le sujet en public, les gens restent dubitatifs, mais ils perdent leur expression d'incompréhension quand je leur évoque que ce qui s'est passé dans ce tout petit pays, préfigure et inaugure la cascade d'événements d'horreur qui s'est abattue sur l'ensemble de l'Europe durant cette période.

Ce qui confirme bien notre obligation et notre devoir de continuer à informer, à éduquer. Comme je le répétais très souvent durant le procès Papon : « N'oublions pas que nous avons une mémoire ! ». C'est toujours vrai !

Le film traite de cette situation atroce qu'a connue le peuple juif en Lettonie en 1941 et 1945. Comment cette petite communauté a eu à subir les pires traitements coincés entre les troupes nazies d'un côté et les troupes soviétiques de l'autre côte, pour qu'à la fin de la guerre, on ne décompte que quelques dizaines d'individus alors qu'ils étaient plusieurs centaines de milliers 4 ans auparavant.

Seulement 4 ans !

Pour conter cette période avec ces événements, notre volonté est de partir à la quête de

l'existence d'une petite fille, Sorella, aperçue sur une photo et se cachant derrière l'une des quatre femmes figées dans l'argentique. Quatre femmes que des soldats nazis ont obligé à se déshabiller juste avant leur mort, sur une plage en Lettonie, en 1941.

Cette photo est l'illustration des premiers instants de ce que sera la Shoah, avec cette expression « un juif, une balle ! ».

La « Shoah par balles » pouvait commencer, mais jugée trop chère, elle engendrera les chambres à gaz plus efficaces !

L'horreur s'était installée.

Ce ne fut ensuite qu'un concours à qui serait le plus impitoyable, le plus horrible, le plus tyrannique. Et quand nous parlons de concours, c'est aussi au premier degré puisque que des concours photo étaient organisés entre soldats nazis pour récompenser celui qui serait capable de fixer sur le visage d'une victime, le dernier instant de vie !

Avec Sorella, nous allons plonger dans une enquête qui doucement va remonter, telle une bobine de laine, le cours des événements. Partir d'une photo, découvrir qui elle était, sa famille, sa vie de petite fille en 1941, et comprendre comment ces milliers de juifs ont été broyés, pris en tenaille entre les troupes d'occupation nationales socialistes ou communistes.

Une histoire où l'émotion est omniprésent. Dans lequel tout le monde est censé se projeter, se reconnaître. C'est le destin d'individus pris dans la tourmente de l'Histoire.

Néanmoins, le film restera à la bonne distance, en gardant l'objectivité que requiert un documentaire historique et ne tombera jamais dans le pathétique ou le sentimentalisme. Un recul et une analyse que j'ai pu démontrer dans mes précédents films sur des sujets aussi délicats.

Dans ma quête de documentariste, c'est mon désir de raconter des histoires qui l'emporte. Raconter une histoire avec une image qui capte le réel quant elle le peut, mais aussi, une image qui reconstruit le réel en jouant sur l'absence pour ré-imposer la présence dans les lieux, d'êtres y ayant vécus... il y a longtemps !

Cela brouille un peu les limites entre documentaire et fiction, ce qui ne me préoccupe guère, car ma quête est d'aller vers une image « juste » et pas seulement « réelle ».

Garder une démarche scientifique, quand on travaille dans le documentaire historique. Même si l'émotion est forte !

Même si ce qui m'intéresse dans l'Histoire, ce sont les gens et la façon dont ils vivent les grands événements.

Ce n'est pas pour autant une vision opposée à celle des manuels d'histoire.

Sans doute une vision plus romanesque, mais c'est aussi ce dont nous avons besoin dans un film. Une histoire !

Ici ce sera la toute petite histoire, de cette toute petite fille prisonnière de la folie d'hommes qu'elle ne connaissait pas et qui en avaient décidé autrement pour elle .

Raconter une histoire pour mieux conter l'Histoire !

Voici notre ambition. Et notre volonté.

L'objectivité ne s'opposera en rien à la subjectivité. L'une se nourrira toujours de l'autre et réciproquement.

Pour atteindre et conserver l'objectivité scientifique, nous userons d'archives photos, cinématographiques ... d'interviews d'historiens connus et reconnus par la qualité de leurs publications dans cette période historique abordée. Des axes de recherches précis et ponctuels capables de nourrir le film et renseigner le téléspectateur.

La dimension subjective, celle dans laquelle se projette inévitablement le téléspectateur et

dont chaque film a un besoin viscéral, sera apporté par la récurrence de la présence de notre enquêteur journaliste qui nous fera progresser dans la vie de Sorella. Avec ses lieux de vie, ses rebondissements, ses anecdotes, ses drames et quand même ses joies avant ... le 15 décembre 1941 !

Avec des images tournées au présent qui auront forcément une teinte émotionnelle forte par leur utilisation, leur rôle, leur fonction dans la narration. Par ce que nous leur ferons dire tout simplement.

Des petites histoires dans les grandes Histoires et l'irruption de la grande Histoire dans les histoires individuelles.

Ce qui est intéressant, c'est ce va-et-vient de l'histoire entre les humbles et les héros, les élites et la masse.

Faire des sans-grade, les témoins de l'Histoire par le jeu de la loupe posée sur des petites affaires. Parfois des anecdotes.

En donnant à l'histoire de cette petite fille, l'écho historique qu'elle mérite, le film plongera en filigrane dans les strates les plus profondes de cette période historique où nombre de choses sont encore à découvrir, à révéler.

Une tranche historique où l'humanité a pu exprimer dans tout ce qu'elle est capable d'être.

Une période dont, répétons-le, nous fêterons le 70ème anniversaire de la fin l'année prochaine. Une fin qui ne semble jamais se fermer.



INTENTIONS

Conçu comme un journal, comme une chronique, nous pourrions dire que ce documentaire sera un film littéraire tant les mots écrits et dits sont omniprésents. Mais il sera aussi riche en images.

C'est un maillon de l'histoire de l'humanité qu'il convient de regarder, d'analyser, de tirer des nimbos de l'oubli donc de conserver.

Nous voulons faire de ce film une méditation pleine d'émotions en mêlant aux souvenirs du passé, les images du présent.

La caméra en s'attardant sur des détails, des gestes émouvants et poétiques de la vie quotidienne, des objets désuets abandonnés, les couleurs fanées par le temps, les lumières fragiles qui aident à remonter le temps, à redonner vie mais qui semblent aussi les effacer, montrera la trace fragile du souvenir.

En faisant d'un objet un élément capable d'aller et retour dans le temps, en rendant intemporel une ombre, un paysage, le film souhaite retenir le temps, procéder à une mémorisation nouvelle de l'Histoire sans cesse menacer d'oubli, de perte, de disparition car malgré la douleur et l'angoisse des hommes, la civilisation continue et d'une certaine façon, indifférente.

De même que les paroles s'inséreront dans les images, les voix off ne seront pas « récitatives » car en aucune façon, il n'est question de dire de façon redondante ce qui est illustré. Ce qu'ont pensé nos personnages, personne ne le sait. Les mots prononcés ne le seront que si nous en avons la certitude et la trace écrite en archive. Seul notre narrateur pourra s'autoriser des réflexions intérieures mais qui seront toujours au service de l'avancée de notre histoire.

Des héros pris dans l'engrenage de l'Histoire et qui en subissent de plein fouet les retournements et les conclusions. Au fil du récit, construit sur un crescendo dramatique, les valeurs de chacun vont se révéler. C'est une dramatique mais traitée avec un regard poétique.

Poétique mais grave !

Des séquences récurrentes comme autant de stations au bout desquelles la mort guette, mais un chemin de croix aussi plein d'espoir.

Avec une double lecture de la séquence de fin.

En faisant commencer notre film par l'image de fin comme si l'histoire traçait un cercle parfait, une révolution et non une évolution, nous voulons signifier que les choses n'ont peut-être pas totalement changées.

Tel un détective récoltant les preuves, de Paris à Moscou via Jérusalem, Berlin et surtout Liepaja en Lettonie, lieu principal de l'action, un homme part à la découverte d'une petite fille âgée de 10 ans, Sorella, qu'il n'a jamais connu, mais seulement entre-aperçu sur une vieille photo de 1941. Une photo prise quelques instants avant son exécution par les nazis. Une petite fille accompagnée de quatre autres femmes.

Les endroits baignés de souvenirs de joie et de pleurs sont accompagnés d'un texte, des mots écrit et lus par notre narrateur-enquêteur, lors des pérégrinations de son enquête historique. Un carnet de bord personnel distillé au même rythme que l'enquête menée et qui nous conduit sur ses lieux de vie de Sorella et des horreurs de la guerre dans lesquelles la communauté juive en Lettonie fut submergée et anéantie. Ses mots nous racontent l'histoire de cette petite fille, de sa famille et ceux des historiens nous apprennent la destinée de tout un peuple chahuté, torturé, exterminé entre Hitler et

Staline.

Avec ses mots, il nous invite à partir à la rencontre des personnages que rien ne prédestinait à se rencontrer, à appréhender le parcours de ces individus immergés collectivement et de façon très intimiste dans ces événements historiques.

Par une mise en parallèle des instants de leurs vies, il nous transmettra leurs détresses, leurs émotions, leurs modes de vie, leurs confrontations jusqu'à l'ultime.

Nous entrerons dans leur monde. Leurs vies.

Une histoire dans l'Histoire.

Une petite histoire broyée par la grande HISTOIRE.



La structure filmique

Le film sera articulé de trois types de séquences courtes et confondues entre elles, espèce de triptyque récurrent, révélant un va-et-vient entre archives, figuration, et images poétiques ... entre présent et passé ... entre noir et blanc et couleurs.

- des séquences dites du narrateur
- des séquences dites de poésie.
- des séquences dites « informatives »

Cette structure en tableaux peut sembler à première vue figée et donc une opposition à la linéarité du récit. Tout le jeu consistera à pousser au maximum le narratif c'est à dire l'histoire intime que le narrateur nous conte entre lui et Sorella, entre Sorella et l'Histoire. Et faire qu'à l'arrivée cela forme un tout.

Un enchâssement, un récit à tiroir où s'enchaînent par le jeu du montage-parallèle, les faits, les anecdotes et le contexte de la seconde guerre mondiale.

Examinée à la loupe, la vie est certes faite d'éléments dissociables, de chaos, d'événements, mais tous finissent par se rattacher au sens strict du mot « vie » et former, à l'image des perles d'un collier, un ensemble compact.

Les séquences répétitives du narrateur.

C'est lui qui déroule le fil narratif par l'avancée de son enquête.

Il nous conte l'aventure de notre galerie de personnages qui s'ébattent dans cette histoire. Ces séquences représenteront les aspects les plus informatifs, elles relateront les faits de la vie de Sorella et des personnages qu'elle a été amenée à côtoyer en bien et en mal.

Elles rendront le téléspectateur témoin des moments-clé de la trajectoire des personnages et de l'histoire. Elles dérouleront un long fil narratif expliquant pourquoi, en étant Lettons juifs ou pas, nazis ou communistes ... ils en sont arrivés là.

Des gens ordinaires, des enjeux, des sentiments contrastés et du suspense. En fait, pour entretenir et contenir l'intérêt de l'affaire, nous reprendrons les ingrédients principaux du « feuilleton-documentaire ». Sauf qu'ici, chaque épisode sera une séquence.

La récurrence comme autant de rendez-vous pour le téléspectateur.

En reposant sur le principe simple qui est de suivre le quotidien de personnages suffisamment forts et attachants pour exister dans la durée et appartenant à un même univers, en obéissant aux lois de l'intrigue, de l'émotion et d'un dénouement, nous fidéliserons le téléspectateur d'une séquence à une autre et favoriserons l'avancée, la progression dans les autres séquences.

Nos personnages retrouvent vie grâce aux mots de notre narrateur.

Progressivement nos personnages se dessinent et prennent place dans cette histoire révélatrice de l'histoire du peuple juif à l'est de l'Europe.

Le narrateur nous aide à pénétrer dans l'intimité des protagonistes et en dévoile les pensées profondes. Il décrit des quotidiens opposés et totalement différents. Un quotidien de bourreaux et par écho un quotidien de victimes.

On suit le parcours d'hommes très différents par leur culture, leur éducation, leur mentalité, leur milieu d'origine. Allemands, Russes, lettons. Juifs, non juifs ...

La mise en image

Il ne s'agit pas de faire jouer un acteur. Éventuellement, un figurant pour son ombre, des gestes... C'est la puissance du hors champ, du hors cadre des mots que nous souhaitons utiliser au maximum pour jouer avec l'imaginaire des téléspectateurs. Une voix qui distille

un texte écrit au jour le jour et qui accompagne son regard subjectif sur le présent revisité. C'est une voix qui raconte, littéraire et romanesque.

Son carnet de bord aborde tous les aspects de la vie de Sorella. Il nous aide à remonter le temps de la courte vie de cette petite fille. Ses mots nous immergent dans une dimension subjective.

La dimension objective sera offerte par les historiens que notre narrateur rencontrera pour enrichir ses connaissances sur le contexte historique, sociologique de l'époque.

Un « je » très personnel, « implicateur. ».

Les images et la symbolique en parfaite symbiose avec son récit permettront de voyager dans les lieux d'origine et de redonner vie à personnages.

Dans des décors simples volontairement dépourvus de tout artifice, l'utilisation du gros plan afin d'isoler une main, un crayon, un regard, l'épaisseur d'un carnet, une perle de sueur, une bouche relisant quelques mots, des gros plans qui autorisent l'introspection, son travail, ses mots fonctionnent comme autant de portes ouvrant sur les autres séquences.

Cette mise en image s'enrichit d'un autre type de séquences dites « poétiques ».

Le narrateur nous invite à rencontrer les lieux fréquentés par les héros de notre histoire. Les paysages s'offrent à nous, nos regards sont comme autant de regards subjectifs de nos héros.

- C'est dans ces lieux que se sont déroulés les événements, les actes douteux et méprisants. Derrière les vues silencieuses résonnent d'autant plus durement les tortures !

- Faire de ces paysages de véritables éléments de décor de théâtre au service du film, y retrouver la dramatique qui s'y est déroulée.

- Montrer comment le « meurtre » s'inscrit dans un paysage tant mental que physique. Ainsi un lourd silence peut accompagner les séquences où seule la nature occupe l'écran.

- Établir des correspondances entre les lieux visités et les états d'âme de nos héros : villages pauvres, routes solitaires, contrées sauvages...

- Aller voir là-bas si les paysages gardent les traces ou le souvenir de quelque chose d'autre que leur propre beauté !

- Faire alterner la longueur des plans de paysage avec la dramatique décidée, le noir et le blanc avec la couleur.

- S'inspirer de la sensibilité de la littérature, des écrits en présence pour composer une image.

La caméra fixera les maisons, les objets, les champs, privilégiera les lumières qui accentuent, soulignent la symbolique et participent d'autant mieux à raconter l'histoire.

Il ne s'agit pas de rouvrir les plaies mais de ne pas oublier l'horreur d'un passé collectif même si nous ne l'avons pas vécu.

La mort, la haine guettent à chaque image.

Un village au silence pesant, un plan sur une maison déserte, un autre sur un objet qui a été utilisé et l'ambiance créée vient confirmer le désarroi. Des gens ont vécu ici et ont été tués.

Par le jeu des ombres, par une absence presque tactile imposer la présence des gens qui ont subi.

On doit sentir le souffle des fantômes. La musique aide, les sons et le silence aussi !

Sous des apparences esthétiques et poétiques, le souvenir est vivant, vrai et cru.

C'est un sujet emprunt de douleur au nom de la mémoire vivante.

Mené comme une enquête judiciaire avec les deux premiers types de séquences, avec ses rebondissements ménageant suspense et surprise que les écrits veulent bien nous rendre, notre road-movie historique continue de récolter les preuves et les témoignages

avec un autre type de séquences dites informatives.

Ces dernières exposent maintenant l'Histoire et de ces différents contextes. Elles présenteront les aspects les plus informatifs de l'Histoire avec un grand H.

Illustrés par un important fond d'archives photographiques et cinématographiques, nous pénétrons dans l'univers des historiens, lesquelles grâce à la pertinence de leurs travaux nous expliquent les faits historiques, environnementaux, sociologiques... entourant la vie de Sorella et celle du peuple juif d'Europe de l'est.

Même si ces séquences informatives peuvent paraître, à première vue, plus formelles, notre volonté est de rester dans le procédé narratif et la direction artistique engagés depuis le début avec les deux autres types de séquences.

Ainsi la narrateur sera toujours présent soit par la voix, soit par des gros plans de gestes

...

C'est toujours lui qui conduit les choses, qui orchestre l'avancée de la narration.



Les principaux lieux du tournage

La ville de Liepaja / Lettonie

La ville où vivaient la petite Sorella et sa famille. Tournage dans ses empreintes, à la recherche des endroits où elle a vécu, qu'elles fréquentaient (école, synagogue, etc) et sur les lieux de la mémoire juive. Itinéraire de la rafle, jusqu'à la prison des femmes où les Juifs ont été entassés pendant des heures et des jours avant leur exécution

La plage de Liepaja / Lettonie

C'est sur cette plage, fréquentée avant la guerre par les habitants de Liepaja, que les juifs ont été exécutés en deux vagues : la première en juillet, la seconde en décembre.

L'endroit est encore visible. Un monument a été dressé il y a quelques années, à la mémoire des victimes. Il a été restauré plusieurs fois.

Riga / Lettonie

Aux archives historiques et au Musée de l'histoire juive. Les conservateurs sont la mémoire des juifs lettons. De nombreuses archives (films et photos) sur la communauté juive du pays. Avec un peu de chance, on pourrait retrouver des photos de Sorella, ou retrouver des gens qui l'ont connu, ont fréquenté la même école, etc.

Moscou / Russie

À ma connaissance, c'est à Moscou que vit la dernière personne encore en vie et ayant bien connue Sorella. Il s'agit de sa cousine, Anna Ratgauz (née en 1929). Après la guerre, elle s'est installée à Moscou, où elle a épousé un professeur d'université.

Jérusalem / Israël

A l'Institut Yad Vashem, où il existe de nombreux témoignages inédits, jamais publiés, jamais utilisés, des très rares survivants des rafles du juillet (où seuls les hommes ont été tués) et de décembre 1941 où en trois jours 2749 Juifs ont été abattus par deux compagnies lettones et une compagnie allemande de la SS.

Ludwigsburg / Allemagne

En 1958, l'Allemagne a créé un bureau d'enquête sur les crimes nazis. Ce bureau est installé à Ludwigsburg, et centralise toutes les archives (Bundesarchiv) concernant les criminels de guerre. Ils tiennent à notre disposition tous les documents concernant les assassins de Liepaja (jugements, témoignages, feuilles de carrière dans la SS, etc.)

États-Unis

Les archives à Washington

Paris / France

Interviews de Nadine Fresco, Christian Ingrao,

Les Historiens pressentis

Christian Ingrao est directeur de l'Institut d'Histoire du Temps Présent du CNRS.

Ses recherches portent sur l'histoire culturelle du militantisme nazi et les pratiques de violence allemandes notamment sur les fronts Est. A consacré sa thèse à un groupe de jeunes diplômés allemands intégrant les appareils de sécurité de la SS entre 1931 et 1937, et dirigeant les Einsatzgruppen principalement en Russie, où ils prennent en charge les politiques d'extermination des communautés juives. S'intéresse d'autre part à la violence de guerre en général au 20ème et au 21ème siècle.

Andrew (Andrievs) Ezergailis

Professeur d'histoire aux Etats Unis, connu pour ses travaux de recherches sur l'Histoire de la Lettonie au 20ème siècle.

En 1996, il publie un livre référence " L'holocauste en Lettonie de 1941 à 1945

Le Père Patrick Dubois.

Depuis 2004 avec l'équipe de Yahad-in-Unum, il mène des recherches en Europe de l'Est et plus spécialement en Ukraine. Les résultats de ses travaux archéologiques sur l'expertise des fosses communes viennent confirmer la terrible réalité du génocide par balles mené entre 41 et 45 sur l'ensemble du territoire soviétique par les troupes nazies.

Edouard Husson est historien, directeur général de ESCP Europe, professeur d'histoire contemporaine à l'Université de Picardie.

Il a proposé une description originale du nazisme comme un régime à la fois hyper centralisé dans la décision et décentralisé dans la mise en œuvre de celle-ci - la marge de manœuvre laissée aux subordonnés dans le choix des moyens pratiques suscitant une concurrence exacerbée entre les chefs nazis et rendant d'autant plus redoutable la dynamique de violence du régime.

Edouard Husson a élaboré un modèle interprétatif entre ceux qui privilégient le rôle d'Hitler dans le processus de décision et ceux pour qui les initiatives sur le terrain sont le vrai moteur de la radicalisation génocidaire.

C'est ce qui lui a permis de proposer le début novembre 1941 comme date de décision de la Shoah à l'échelle européenne; mais ses travaux portent aussi sur l'histoire de la Shoah sur le terrain : il a apporté une contribution importantes aux recherches de Yahad-In Unum sur la "Shoah par balles".

Nadine Fresco est une historienne française et chercheuse au CNRS IRESO. Elle est membre de la rédaction de la revue *Le Genre humain*. À partir des années 1980 elle se consacre en particulier à la question du négationnisme. Ses travaux portent également sur la Shoah et l'histoire de la déportation juive lors de la deuxième guerre mondiale.

Et elle est la nièce du photographe David Zwirzon

Les rescapés

Margers Vestermans : rescapé du ghetto de Riga ancien résistant, historien, il est la mémoire du génocide en Lettonie. Il dirige le musée juif de Riga, institution qu'il a lui-même créée.

Aaron Vestermans : rescapé du ghetto de Riga

Edward Anders : rescapé de l'exécution du 1^{er} décembre 1941 sur la plage de Skede. Il parviendra à survivre grâce à un faux certificat d'aryanité. Il habite à San Francisco.

Georges Schwab : il est des très rares juif survivant de Liepaja. Il occupe des fonctions importantes à New-York. Il est né la même année que Sorella, 1931.

Autres témoins pressentis ila

Léo Dribins
Davids Dribins
Fanni Pavlova
Eidija Tupika

Autres témoignages :

Ilana Ivanova, fille de David Zwirzon

LE 15 DECEMBRE 1941 SUR LA PLAGE DE SKEDE



Bundesarchiv, B 162 Bild-02612
Foto: Strott, Carl | 15. Dezember 1941



Bundesarchiv, B 162 Bild-02613
Foto: Strott, Carl | 15. Dezember 1941



Bundesarchiv, B 162 Bild-02617
Foto: Strott, Carl | 15. Dezember 1941



Bundesarchiv, B 162 Bild-02615
Foto: Strott, Carl | 15. Dezember 1941



Bundesarchiv, B 162 Bild-02614
Foto: Strott, Carl | 15. Dezember 1941



Bundesarchiv, B 162 Bild-02618
Foto: Strott, Carl | 15. Dezember 1941



Bundesarchiv, B 162 Bild-02619
Foto: Strott, Carl | 15. Dezember 1941



Bundesarchiv, B 162 Bild-02621
Foto: Strott, Carl | 15. Dezember 1941



Bundesarchiv, B 162 Bild-02622
Foto: Strott, Carl | 15. Dezember 1941



Bundesarchiv, B 162 Bild-02623
Foto: Strott, Carl | 15. Dezember 1941

